

## Ma biquette!

Pierrette Laperle

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laperle, P. (1998). Ma biquette! *Moebius*, (77), 79–80.

## PIERRETTE LAPERLE

### *Ma biquette!*

Au-delà des maisons, la lumière du jour, pâlotte, triste. Je marchais sur la route silencieuse et déserte. Rien ne bougeait, comme si tout avait été fixé dans un cadre. Seul le crissement des cailloux sous mes chaussures traversait ce petit matin muet.

Des odeurs obsédantes me figèrent. D'où venaient ces murmures, ces chuchotements soufflés dans mon cou, dans mon dos? Devant moi, un chemin hanté d'ombres hurlantes comme des bêtes sacrifiées.

Ses yeux noirs me suivaient partout. Dans mon petit lit blanc, j'arrêtais de respirer lorsque le plancher craquait. Des pas de loup s'approchaient...

Je me laissai choir sur le bord de la route parmi des fleurs flétries et séchées. Au ras du sol, je me sentais protégée, entourée par le sous-bois, debout derrière moi. Au-delà des arbres, le ciel blanc immobile avait un visage impassible. Rien ne striait sa surface laiteuse. Il n'y avait que les cimes pointues des arbres, tels des clochers d'église accusateurs avec leur index vengeur.

La nuit, je tremblais au grincement d'une porte, au rideau qui s'agitait dans le vent, au bruissement dans l'herbe en bas, sous ma fenêtre.

Un goût d'interdit envahit ma bouche, descendit jusqu'à mon ventre. Distillé goutte à goutte. Une sensation de trop-plein vint me bouleverser, me rendre moite. Ces doigts fornicateurs...

Je ne voulais pas lui toucher. Il guidait ma main. Je fermais les yeux. Bien fort.

L'odeur poivrée du sous-bois exacerba cette sensation sur ma peau. L'envie de me rouler jusqu'à en perdre connaissance m'assaillit, m'agressa. Me tua. Comme un poignard planté dans mon cœur. Je tombai en bas de

moi... À plat ventre, le nez dans les fleurs... j'aperçus oh! une si jolie chose blanche et rose sous la lumière. Elle écrasa les fleurs, gratta la terre pour attirer mon attention. Me séduire. Elle tira sur ma jupe. Médusée, je me levai, je touchai son pied fendu, fourchu.

Je riaais aux éclats lorsque la chèvre me broulait le cou, enfouissait sa tête blanche entre mes cuisses. Je buvais son lait chaud. Je me frottais contre son flanc doux comme la soie. Je me retournai surprise, honteuse. Il me surveillait.

Un vieux rideau de scène se déchira. En deux. De bas en haut... Une douleur me perça, me perfora. Il était là. Au-dessus de moi. Avec son arme. Nu. Bandé. Les yeux comme des couteaux. Pour me découper. Me couper en deux, pour me vider par cette ouverture menaçante que j'avais au fond de moi. Un grand trou noir sans fond.

Ses yeux s'allumaient comme des mouches à feu, à la tombée de la nuit. Il venait m'embrasser, me border, faire avec moi la prière du soir. Je baissais les rideaux de mon œil. Je ne voulais pas. Lui, pourtant si caressant, me déchirait les cuisses. Je suppliais. Il était sourd. Dans ma couchette blanche, il glissait comme un serpent. «Chut! ma biquette!»

Il était trop tard. Les arbres noirs, les bras tendus vers le ciel, n'entendaient pas mes cris, mes larmes. Toute la planète se vidait pour ne pas m'entendre. Je sentais un noir complot entre le ciel et la terre.

Moi, qui l'aimais tant, en plein soleil, à cheval sur son dos, mes petits bras autour de son cou. Nous roulions ensemble dans l'herbe.

Plus jamais.

Plus jamais, je ne verrai le ciel s'étendre au-dessus de moi. Plus jamais, la chèvre de mon enfance ne me caressera. Plus jamais, elle ne glissera son museau humide et rose dans mon cou. Plus jamais, elle ne tendra sa patte pour jouer avec moi...

Plus jamais... Papa!

J'avancais sur la route. Seule. Le ciel, gris. Les arbres, noirs. Les passants autour de moi, aveugles. Les fenêtres des maisons, aussi.

J'étais toujours vivante. Mais... c'est comme si j'étais morte...